



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

Viviane KOENIG – Benjamin BACHELIER



Un nouveau voyage : 1493 - 1497



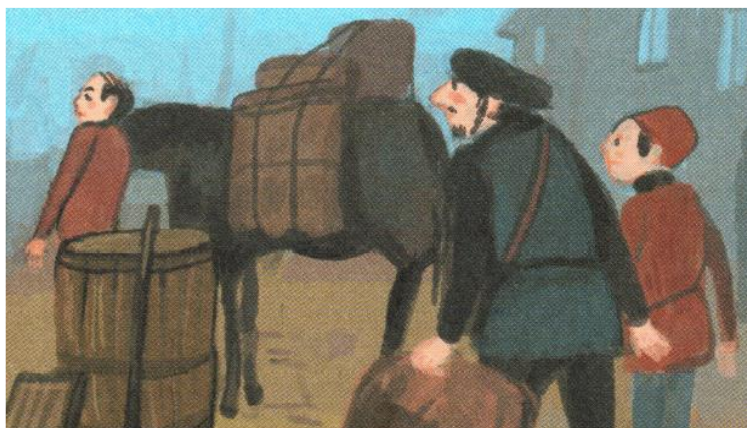
Un port en ébullition

Dès le printemps 1493, je prépare mon second voyage. Tout est prêt en à peine cinq mois. La nouvelle de mon succès a vite fait le tour de l'Europe. Maintenant que je suis couverts d'honneurs, on se bouscule pour m'aider. Les marins arrivent par dizaines.



Quant aux commerçants, ils voient dans cette nouvelle route vers l'Asie une promesse de métaux précieux, de bonnes affaires et de richesses ! Cette fois, je ne manque ni d'argent ni de volontaires au départ.

Certaines me félicitent pour mon intelligence, mon audace et mon courage, d'autres critiquent ma précipitation. Moi, je sais que je dois agir vite. Premièrement, je veux installer des Espagnols de façon définitive sur ces terres lointaines.



C'est la seule façon de prouver qu'elles appartiennent à Ferdinand et Isabelle. Deuxièmement, j'aimerais mettre le pied sur le continent asiatique. Ces petites îles éparpillées ne me suffisent pas. Où sont les Indes si vastes ? Où est l'immense Chine ? Et, troisièmement, j'espère amasser beaucoup d'or pour permettre aux chrétiens de conquérir Jérusalem et toute la Terre Sainte.

Le 25 septembre 1493, je quitte le port de Cadix au sud de l'Espagne. Je suis à la tête de dix-sept navires, mille deux cents hommes, des maîtres artisans capables de bâtir une ville, des chevaux, des mules et autres animaux domestiques. J'emporte des semences de blé et d'orge, des vivres, de l'eau, du vin pour tous. Et tout ce joli monde embarque dans un joyeux tohu-bohu.



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 1 -



La vie à bord

À bord d'un bateau, la vie est dure et les nuits courtes. Nous l'acceptons tous. Nous vivons la même aventure et courons les mêmes risques : les pirates, la maladie, l'accident ou la noyade. Les travaux nécessaires à la bonne marche du navire nous laissent peu de repos.



Nous trouvons pourtant le temps de rêver, de bavarder, de jouer et même de raccommoder nos habits si vite troués en travaillant.

Le capitaine est seul maître à bord !

Excellent marin, il dirige le navire et l'équipage :

- Il utilise les instruments de mesure, surveille les vents et les courants, décide du cap à suivre.
- Le soir, il rédige son journal de bord.
- Le capitaine ne choisit pas toujours ceux qui l'accompagnent



Un interprète pour traduire une langue inconnue en espagnol.



Un médecin.



Un chroniqueur qui écrit le récit du voyage pour le roi et la reine.



Un notaire royal pour officialiser la possession des terres conquises au nom du roi et de la reine.



Un prêtre.

Rudes marins, jeunes mousses, cuisiniers ou menuisiers capables de réparer le navire, tous s'engagent le temps d'un voyage. Ils signent un contrat, souvent d'une simple croix car ils ne savent ni lire ni écrire.

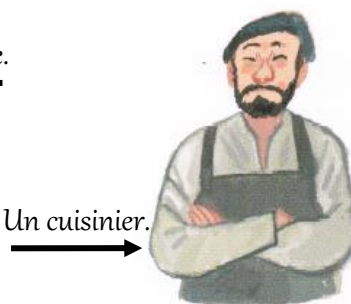
Un marin.



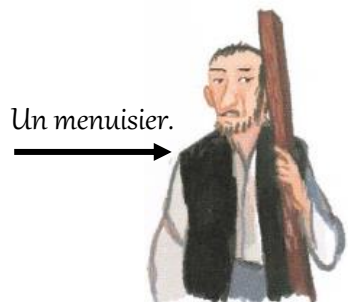
Un mousse.



Un cuisinier.



Un menuisier.





Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 2 -



Une arrivée mouvementée

Après une escale aux îles Canaries, je décide de changer de route, sans véritable raison. Rien à faire, j'aime trop l'aventure ! Je mets le cap au sud-ouest, avant de bifurquer vers le nord-ouest. Grâce à Dieu, la mer est tranquille, les nuages rares, les vents réguliers, calmes et doux. Mes bateaux volent sur les flots. Mes marins chantent, rient, rêvent de richesses. Ils s'occupent des voiles, astiquent le pont ou surveillent l'horizon avec une bonne humeur. Quelle différence avec les angoisses et les révoltes de ma première traversée ! Seulement quarante jours de mer et, le dimanche 3 novembre 1493, j'aperçois une île inconnue. Comme toujours, je descends à terre avec mes gens, une croix et une bannière royale. Je prends possession de cette île que j'appelle la Dominique. Puis je repars. Je vais de-ci de-là. J'arrive près d'un nouveau rivage quand, tout à coup, un canoé fonce sur nous. Des Indiens, trois hommes et deux femmes, nous lancent une pluie de flèches aux pointes, non en métal, mais en écaille de tortue. Je les préférerais en or ! Nous ripostons. Ils tentent de nous repousser. L'Indienne qui transperce trois boucliers d'une seule flèche force mon admiration. Les premiers morts espagnols tombent.

Finalement, nous prenons le dessus, les faisons prisonniers, les emmenons à bord de nos navires et partons. Ce combat bref et rude m'inquiète. Je n'en comprends pas la raison. Sommes-nous en danger ?

J'ai hâte d'arriver au Fort de la Nativité pour retrouver mes hommes. J'en approche et, soudain, j'aperçois sa silhouette calcinée. Je jette l'ancre. Par prudence, je reste sur mon navire. J'appelle, appelle encore...

Personne ne répond. Que sont devenus mes trente marins ?



L'atroce vérité

Debout sur le pont de la Nef Amirale, je cherche les raisons de cet incendie quand j'aperçois un Indien sur son canoé. L'homme va de bateau en bateau. Il me cherche pour m'offrir un masque d'or de la part du cacique Ocanaguari. Je l'invite à bord. Il refuse, mais il se lance, de loin, dans un long discours.

Un Indien revenu d'Espagne avec moi me traduit ses propos : « Ocanaguari n'a fait aucun mal aux hommes du fort, même s'ils ont volé dans son village de nombreuses jeunes femmes à leurs pères et maris. Ensuite, ils se sont disputés, battus et séparés ? Les uns sont restés au fort, les autres sont partis chercher de l'or. Ils se sont tous très mal conduits. C'est alors que le cacique Caonabo qui habite de l'autre côté de la montagne est arrivé avec ses guerriers pour tuer tes espagnols et brûler ton fort.



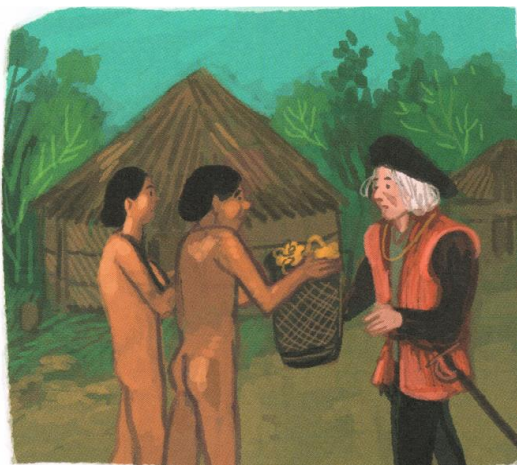
Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 3 -



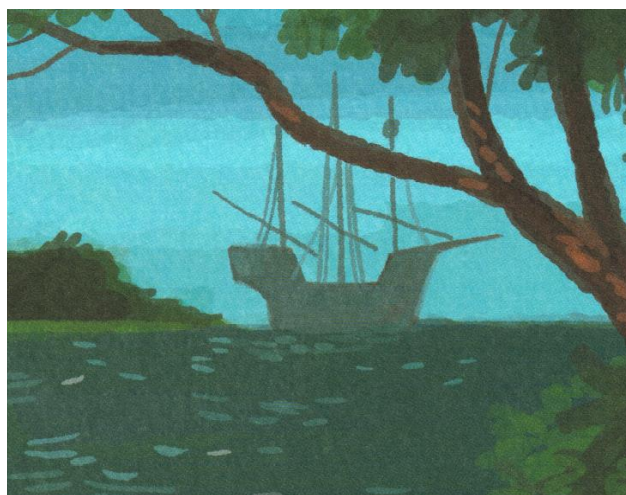
L'Indien du canoé ment-il ? Caonabo est-il le vrai coupable ou est-ce Ocanaguari ? Pourquoi les hommes du fort n'ont-ils pas attendu tranquillement mon retour ? Pourquoi se quereller et enlever de jeunes Indiennes ? Mes compagnons saisissent aussitôt leurs armes, prêts à venger nos morts. Je les retiens et leur dis : « Songez qu'il y a beaucoup d'Indiens face à nous. Nous risquons d'être vaincus et je refuse de nous mettre inutilement en danger. L'avenir seul me préoccupe. Ne sommes-nous pas venus chercher de l'or et autres produits rares en Europe ? »



Mes arguments sont convaincants et le calme revient. Dès le lendemain, je vais voir Ocanaguari dans son village. Les larmes aux yeux, le cacique me raconte l'incendie du fort. Il jure n'y être pour rien. Puis il m'offre des ceintures ornées d'or, un panier en feuilles d'or et unealebasse remplie de grains d'or. Je le remercie et m'en vais. J'ai mieux à faire que de trouver les coupables : je dois repérer le lieu idéal pour bâtir une ville sur la côte d'Hispaniola.

Le chaos

Je navigue le long de la côte d'Hispaniola lorsque, un matin de janvier 1494, le mauvais temps m'oblige à trouver un abri. Je jette l'ancre dans une baie si charmante que je décide d'y construire ma ville. Elle s'appellera Isabela en l'honneur de la reine. Tout le monde s'y met. Espagnols et Indiens. La construction commence. Mais bientôt, des conflits éclatent et prennent de l'ampleur. D'un côté, les Indiens nous évitent, épuisés par ce travail qu'on leur impose, de l'autre, les Espagnols s'énervent, discutent mes ordres et me désobéissent.



Fatigués et malades, ils me trouvent trop dur avec eux et me rappellent qu'ils sont venus chercher de l'or. La tension monte aussi vite que les murs et les palissades.

En mars, les travaux étant presque achevés, je repars avec trois de mes caravelles. Je veux continuer à explorer et à conquérir. J'arrive ainsi sur une île vaste et montagneuse. Encore une terre nouvelle pour Ferdinand et Isabelle ! Les Indiens l'appellent Xamayca (ce qui signifie « la terre du bois et de l'eau ») mais quand je prononce ce nom il devient la Jamaïque. Nombreux cours d'eau, jolis rivages et ananas à volonté, je m'y sens bien.



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 4 -



Fin septembre, je retourne à Isabela. Tout y est sens dessus dessous ! Les Espagnols ont enlevé de nouvelles jeunes femmes, épuisé au travail des Indiens et des Indiennes de tous âges, et multiplié les violences pour obtenir de l'or. Les Indiens se sont alors soulevés. Ils ont attaqué et tué les Espagnols isolés avant d'être massacrés à leur tour. Partout je ne vois que brutalité et chaos !

L'enquêteur royal

En mars 1495 c'est la guerre sur l'île Hispaniola !

En tant que vice-roi de ces terres nouvelles, je suis à la tête d'une armée de deux cents soldats à pied et vingt cavaliers, tous équipés d'arbalètes et d'arquebuses. C'est peu, mais beaucoup mieux que les guerriers Indiens mal armés et sans chevaux. Attaques, poursuites, combats... En quelques mois, nous tuons beaucoup d'ennemis et remportons la victoire. Ceux et celles que nous capturons vivants deviennent nos esclaves.

J'exige alors des caciques le paiement d'un tribut en or et bien sûr en vivres. À eux d'en trouver en quantité ! À eux de nous nourrir ! Peu après, ce tribut se révélant trop lourd, je le réduis de moitié. C'est encore trop, semble-t-il. De nombreux Indiens et Indiennes d'Hispaniola meurent épuisés par le travail, la faim ou les maladies nouvelles apportées d'Espagne.



Loin de là, le roi et la reine inquiets de cette situation envoient un enquêteur royal et lui donnent tout pouvoir. N'ont-ils plus confiance en moi ? Cet homme arrive en octobre 1495 à Isabela pour gouverner à ma place... Je suis désormais un vice-roi inutile, pire un accusé. Suis-je vraiment coupable de tous ces morts ? Je décide de rentrer en Espagne plaider ma cause à la cour. C'est alors qu'une tempête, brise sur les rochers du port, quatre de mes bateaux. Je dois attendre avant de repartir.

L'art de convaincre

Sitôt les navires reconstruits, je quitte Isabela en mars 1496. Hélas, l'enquêteur royal part en même temps que moi. Par chance, nous ne sommes pas sur le même bateau. Que dira-t-il aux souverains ? je l'ignore et ... j'ai peur.

En juin, je débarque à Cadix. J'ai hâte de rejoindre la cour de Ferdinand et Isabelle. Les souverains se disent heureux de me revoir. Puis-je les croire ? Une fois encore, ils apprécient mes cadeaux : des perroquets, des colliers, des masques d'or... Puis ils m'interrogent sur les combats qui se sont déroulés à Hispaniola.



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 5 -



Je réponds avec un maximum d'honnêteté à leurs questions. Je me défends avec énergie, me trouve de belles excuses et reconnais quelques petites erreurs. Une fois encore, je fais preuve d'audace en leur parlant d'un nouveau voyage au-delà de la mer Océane.

Il me reste à attendre leur décision.

Les jours et les mois passent. Aucune réponse du palais.

Le désespoir me gagne.

Un an plus tard, les souverains me font savoir qu'ils ont pardonné mes fautes, qu'ils me laissent le titre et les droits de vice-roi des Indes orientales, le nouveau nom de ces terres nouvelles. Ils me permettent même d'y retourner, mais pas tout de suite faute d'argent. Ô Dieu, quel bonheur !

Il est vrai que l'on vante dans tout le royaume mon courage, mes talents de marin, mes exploits lors des tempêtes. Ceux qui me jalouent, me détestent ou me méprisent, moi, l'étranger venu de Gênes, affirment que l'Asie n'est pas si proche. Propos imbéciles tenus par des ignorants !

